

Biographie de Marie Le Franc

[...]

« *J'ai toujours rêvé d'un monde fait d'une route qui n'en finit plus et sur laquelle on est l'éternel voyageur...* ».

Ces mots écrits dans les dernières années de sa vie illustrent bien le cheminement que cette femme a suivi tout au long de son existence.

En effet, voyageuse, Marie Le Franc le sera, partagée toute sa vie entre sa Bretagne natale et le Canada son pays d'adoption. Mais ces voyages ne se limitent pas aux traversées de l'océan, elle nous convie aussi aux aventures intérieures dont elle a le secret.

Dans la quinzaine de romans¹, Marie Le Franc réussit avec brio à retraduire les plus profondes résonances de l'âme. Cette dernière se confond si bien avec le paysage qu'on ne sait plus si c'est le cœur de l'homme ou celui de la nature que la romancière pénètre jusqu'au tréfonds. Dans un style poétique, peuplé d'images, d'odeur et de sons, elle aborde des thèmes qui peuvent paraître ressassés comme la mer, la forêt, le *bon sauvage* mais qui racontés par cette femme deviennent de véritables chants du monde.

Toute son œuvre porte le sceau de son double amour entre la Bretagne et le Québec. Tantôt elle évoque le pays «*vêtu de noir, poussé par le vent*» et le plus souvent elle chante «*la jungle blanche où le vent accourt du fond d'espaces inconcevables, ivre de sa propre vitesse, houleux, chargé de neige où le visage s'enfonce comme une proue de navire dans les écumes.* »

Beaucoup d'auteurs ont parlé de la forêt laurentienne et de la mer bretonne mais rares sont ceux qui l'ont fait avec autant d'originalité, de sensibilité et surtout de sensualité. La sensualité, qui colore toute l'œuvre, voilà la qualité maîtresse de la romancière.

En effet, Marie Le Franc a le don de traduire les émotions dans une fresque bruisante de vie, colorée, en même temps poétique et réaliste, mais surtout reflétant l'âme même du paysage.

Malgré le succès que ses œuvres rencontrèrent, tant au Canada qu'en France, Marie Le Franc a toujours mené une existence discrète et solitaire. Pourtant portée par une énergie et une force d'âme peu ordinaires, son destin n'en demeure pas moins intéressant puisqu'il l'amène en 1920² à quitter la France, âgée de 25³ ans, pour émigrer seule au Canada.

Parler de l'œuvre de Marie Le Franc nous entraîne nécessairement à aborder sa vie de femme, les deux étant étroitement liées. C'est pourquoi nous avons retracé ici le portrait de cette femme.

L'ENFANCE

C'est sur la presqu'île de Rhuy, cette péninsule au dos arqué qui protège des vents marins la multitude d'îles et d'îlots du golfe du Morbihan que Marie Le Franc vient au monde le soir du 4 octobre 1879.

Dans le village côtier de Banastère en Sarzeau, elle est dès son plus jeune âge marquée par l'empreinte de la mer.

« *Je suis née au bord de la mer, si on me la retire on détruit l'impression de langes lumineux dans lesquels mon enfance fut roulée.*

La mer, le sable, le vent se logèrent en moi, formèrent la première provision initiale à l'âge où l'on cherche une première nourriture. »

Pieds nus, le sarrau relevé au-dessus d'un cotillon rouge, elle court le long de la grève, solitaire déjà dans sa découverte du monde.

« *Personne ne s'occupait de moi... Les grandes personnes remplissaient leur rôle qui est de protéger la solitude d'un enfant et non de la détruire.* »

¹ Note de l'Association Marie Le Franc : Marie Le Franc a publié deux recueils de poésies, dix romans, quatre recueils de nouvelles, un essai et un livre de souvenirs. Et de nombreux textes en revues.

² Note de l'Association Marie Le Franc : **1906**

³ Note de l'Association Marie Le Franc : 26

A quatre⁴ ans, hébergée temporairement pas ses grands parents maternels à Pencadénic, elle accompagne volontiers son grand-père en bateau. Grâce à la complicité du vieux passeur, la petite Marie enrichit ses connaissances marines. Elle apprend le vent, la mer mais aussi l'or des genêts et les ombreux boqueteaux de pins de la lande, les parcs à huîtres en pleine mer où pendant que les adultes s'affairent, la petite fille va et vient en liberté à l'abri des murettes d'enclos.

« J'éprouvais la rudesse de l'air salin sur ma face et toutes les températures de l'eau selon sa profondeur, sous mes pieds. Je crois qu'un des plus grands plaisirs de la vie sauvage est d'aller pieds nus. »

Nourrie de grand air et d'horizon marin, elle se laisse pénétrer par la vastitude du paysage, le bruit des flots et la plainte du vent, elle rêve volontiers.

Tout au long de sa vie, elle subira l'envoûtement de ce lieu et viendra renouer chaque fois qu'elle en éprouvera le besoin, ce lien avec l'océan de son enfance. De cette enfance marine, ancrée au plus profond de sa mémoire, elle nourrira ses œuvres futures reconnaissant alors *« qu'ayant fait ses premiers pas sur le sable, elle était destinée à porter en elle le goût des projections toujours plus grandes, encouragée par l'appel insidieux de la mer, poussée par la lumière mobile du ciel. »*

Bercée par les contes du grand-père et de son père, la petite Marie s'endort en rêvant de pays imaginaires.

« Le conte faisait défiler dans un décor de lande et de sable des animaux qui parlaient et des hommes qui restaient muets. La dernière parole semblait avoir été prononcée en rêve. Ma mère remuait du bout de son aiguille à tricoter les braises de la chaufferette qu'elle transportait à travers le corridor froid dans la chambre des enfants. Le soleil refermait sur nous et la maison sa coquille. Et là dessous le souvenir du conte clapotait encore. »

Sa grand-mère quant à elle, la divertit de ses chansons et lui apprend à lire sur le livre de messe, farci de mots latins auxquels la petite fille ne comprend rien.

À sept ans, après une longue hospitalisation pour une brûlure au cuir chevelu, Marie rentre à Sarzeau, où ses parents se sont installés. De sa mère, Marie Le Franc parle peu, elle dit l'avoir vue toujours occupée. Son père, quant à lui, malgré son métier de douanier est décrit comme un homme passionné par la mer.

« Ce n'était pas la mer qui lui prêtait son aventure. C'était lui qui apportait à la mer, chaque jour sa jeunesse renouvelée, son enthousiasme. Du moment où il y trempait les pieds, tout son corps se redressait, et l'on voyait son visage se lever vers le ciel. »

Cet homme à qui son grand-père et des moines avaient inculqué des rudiments de lecture et d'écriture tenait à ce que ses enfants fussent instruits. « Apprenez vos leçons » devient le slogan familial et la jeune Marie se lance avec passion dans la découverte de la littérature.

LA JEUNESSE

Sur ses études chez les sœurs de Sarzeau et ensuite à l'École Normale de Vannes, Marie Le Franc donne peu de détails. En 1897, à l'âge de 18 ans, elle obtient son diplôme d'institutrice et est nommée successivement à la Trinité-Porhoët puis à Muzillac. Cette période est pour elle l'occasion de nombreuses lectures, elle écrit aussi ses premiers poèmes, qui paraissent dans des journaux locaux. Eloignée des siens et de la mer, elle se met à rêver d'espaces nouveaux, *« Je rêve de départs subits, au frais matin... »*.

Elle demande⁵ donc une mutation professionnelle à Madagascar ou en Indochine, mais sans succès. On note ici un esprit d'aventure et d'indépendance qui peut surprendre quand on songe qu'elle avait 20 ans en 1900. Du courage, Marie Le Franc n'en manque pas sans doute mais, surtout, elle est dévorée par la soif de l'inconnu, le goût de l'aventure.

⁴ Note de l'Association Marie Le Franc : D'après Paulette Collet « Marie Le Franc deux patries, deux exils », 1976. La fermeture de la caserne de Banastère en 1881, suggère plutôt « A deux ans... ».

⁵ Note de l'Association Marie Le Franc : C'est à la sortie de l'École Normale que Marie Le Franc postule pour les colonies.

« *Aventure ! Il n'y avait pas de mot plus beau, plus vigoureux, avec des syllabes larges comme des ailes. Tout ouvert, ce mot plaisait, ce mot s'envolait ayant en lui la force d'emporter les hommes.* »

Un événement marquant vient rompre la vie monotone de cette jeune femme éprise d'aventure. Dans un magazine colonial de l'époque qui relatait la Mission Congo-Nil, Marie Le Franc est fascinée par le capitaine Jean-Baptiste Marchand - le héros de Fachoda - à qui la France venait de faire un triomphal accueil à son retour du Soudan Égyptien. Elle s'éprend de ce « *cavalier du désert* » comme elle se plaira à le surnommer, qui aime lui aussi l'aventure et les grands espaces.

De nature romanesque, Marie Le Franc ose lui écrire des lettres si fougueuses et si nourries d'elle-même qu'il l'invite au mois de mai 1900 à passer quelques jours dans sa demeure parisienne. La lecture du texte inédit *Amour 1900*⁶ et de quelques indices trouvés dans ces écrits, nous permettent, bien qu'elle ait détruit toute trace de cette aventure, de deviner l'échec dont elle aura à souffrir longtemps encore.

Désarmée devant cet homme charmeur qui ne s'ajuste pas à l'image qu'elle s'en était faite, consciente de ses gaucheries et de son inexpérience, cette rencontre révéla le fossé qui les séparait. Après un après-midi et une nuit dans la maison du capitaine Marchand, elle s'enfuit dès le lendemain matin.

Le souvenir de cette aventure restera longtemps en elle. Parfois il affleure dans certains récits, comme par exemple dans *Grand-Louis le Revenant* qu'elle écrira trente ans plus tard.

« *Elle lui est reconnaissante de l'avoir aimé et d'avoir heurté à cause de lui, les limites successives de l'espoir et du désespoir. Avec le temps, elle a compris que si leurs désirs étaient à l'unisson, eux, n'étaient pas sur le même plan du monde et ne pouvaient se rencontrer dans l'amour.* »

Titularisée en 1901, Marie Le Franc est nommée à Vannes pour deux ans. Bien que la vie citadine lui apporte un peu de distraction, Marie Le Franc ne sait plus trop où se situer. Son métier d'enseignante ne semble pas lui procurer les satisfactions intellectuelles et morales dont elle a besoin.

D'autant plus qu'en 1903, elle reçoit une mutation dans un minuscule village à Colpo où elle assure tous les niveaux d'une classe unique. Encore une fois, elle se remet à rêver voyage.

A la même époque, elle entre en correspondance avec un journaliste canadien-français, Arsène Bessette. Intelligent, cultivé, ce dernier est rédacteur en chef du journal *Le Canadien-Français*. Enthousiasmé par les lettres de Marie Le Franc, il lui parle abondamment du Canada, du métier de journaliste et peu après lui propose de l'épouser.

Tout laisse penser que Marie Le Franc en fut touchée. N'est-ce pas là l'occasion de changer totalement de décor, de métier ? Et l'amour qu'on lui porte pourrait effacer la cruelle désillusion qui la poursuit encore.

A vingt-cinq⁷ ans, Marie Le Franc décide de se lancer seule dans l'aventure. En janvier 1906, elle demande un congé d'un an pour convenance personnelle, qui lui est accordé.

LE DÉPART POUR LE CANADA

La traversée jusqu'à New-York s'effectue sans joie et elle accoste sous la neige. Désorientée, elle prend le train pour Montréal, avec cette sensation d'avoir perdu son identité, d'autant plus que le peu d'anglais scolaire qu'elle possède s'avère inutile pour se faire comprendre. C'est donc dans un état d'épuisement physique, de crispation intérieure, les vêtements froissés, le visage tiré qu'elle se présente à Arsène Bessette venu l'attendre à la gare. Ce dernier, très sensible à l'aspect physique et à l'aisance de comportement fut des plus désagréablement choqué. Il ne dissimula pas sa déception. Leur relation pseudo-amoureuse prit fin au bas du marchepied.

Marie Le Franc se retrouva désormais livrée à elle-même, à ses propres ressources, sans compter sur qui que ce soit dans ce Canada qu'elle abordait en plein hiver. Quel choc ne dut-elle pas éprouver quand, vêtue d'une petite robe, d'un imperméable et de chaussures légères, avec

⁶ Note de l'Association Marie Le Franc : paru dans la biographie de Madeleine Ducrocq-Poirier « Marie Le Franc Au-delà de son personnage » en 1981 Aux Editions La Presse

⁷ Note de l'Association Marie Le Franc : 26

cent francs en poche, elle mit le pied dans la neige montréalaise. Mais on n'est pas bretonne pour se laisser abattre, la mer ne lui a-t-elle pas appris « *la persévérance et la ténacité, la vertu de l'effort solitaire.* »

Ces qualités vont être mises à rude épreuve à Montréal.

Logée grâce à l'aide du consul de France, Marie Le Franc tente de faire carrière dans le journalisme. Elle est employée six semaines à *La Patrie* mais le fait qu'elle ne connaît guère l'anglais est un sérieux handicap qui l'oblige à revenir vers l'enseignement.

Les deux premières années, elle vit donc de leçons particulières de français et de quelques articles d'inspirations diverses publiés dans la presse montréalaise. Son acharnement à chercher un emploi salarié l'amène à être engagée à plein temps en septembre 1908 comme professeur de français à l'école Gardner. Elle y enseignera jusqu'en 1914.

A cette époque, elle reprend goût à la poésie et compose de nombreux poèmes mais qui restent dans ses tiroirs. Longtemps très isolée, elle commence à se faire des connaissances qui deviendront par la suite des amitiés indéfectibles. En janvier 1914, elle se voit confier la charge de l'enseignement du français dans la Weston School. Elle y restera seize ans, assez contente de son sort.

En 1916, elle fait la connaissance d'un homme d'affaires Canadien-Anglais. Mais ce nouvel amour s'avère lui aussi une impasse et Marie Le Franc prend l'initiative de la rupture. Peu à peu, elle recouvre la maîtrise d'elle-même et enfouit au plus profond de son être cet épisode malheureux.

Agée de 40 ans, elle accepte une vie de célibat mais entend malgré tout ne pas s'affubler de l'étiquette de vieille fille enseignante. Et c'est dans la poésie qu'elle va puiser le réconfort.

LES PREMIÈRES ŒUVRES

Elle publie en 1920, à compte d'auteur, son premier recueil de poèmes, dédié à ses deux frères morts pendant la première guerre mondiale. *Les voix du cœur et de l'âme* sont accueillis par des critiques encourageantes, ce qui contribue à intéresser le public lettré de Montréal. En 1923, la critique française se réveille à son tour pour la publication de son deuxième recueil de poésies *Les voix de misère et d'allégresse*. Ces deux ouvrages font considérer Marie Le Franc comme un écrivain inspiré et indiscutablement original.

LA DÉCOUVERTE DE LA FORÊT LAURENTIENNE

Cela fait maintenant près de vingt ans que Marie Le Franc séjourne au Québec. Malgré de fréquentes visites à sa Bretagne natale où elle est heureuse de revoir les siens, la mer et les lieux de son enfance, elle est maintenant conquise par le Canada. Elle a compris que, seules les rudes mains du grand pays blanc pouvaient la façonner.

« *Je suis venue à toi à l'heure où s'épuisait la substance de ma jeunesse. Avant de faire passer ton printemps dans mon cœur, tu l'as dépouillé comme un sol d'hiver. Et j'ai senti monter la sève dans mes vaisseaux vides...* » (*Au pays canadien-français*).

C'est grâce à la lecture de l'œuvre d'Hémond *Maria Chapdelaine* que le Canada se révèle à elle comme le pays des forêts secrètes et de la campagne sauvage. Cet hiver-là, elle passe les vacances de Noël dans les bois, et, à l'avenir, chaque fois que ses loisirs le lui permettront, elle retournera sous l'emprise profonde de ses arbres et de ses lacs bien-aimés. À partir de ce jour, Marie Le Franc a cessé définitivement d'être une étrangère, une exilée dans ce pays qui devient désormais le sien. Et où elle puisera maintenant comme dans une source, son énergie et son inspiration créatrice.

LA NAISSANCE DE "GRAND-LOUIS L'INNOCENT" ET LE PRIX FEMINA

Toutefois, c'est lors d'un voyage en France en 1922, où elle retourne auprès des siens, que l'idée de son premier roman important voit le jour. De la rencontre hasardeuse à Port-Navalo, avec un curieux personnage qui remuait beaucoup d'air et se faisait remarquer par son air simplet et content de lui, Marie Le Franc laisse en elle s'échafauder la trame d'une histoire.

Rentrée au Canada à l'automne, elle rédige en deux semaines le récit qui allait devenir *Grand-Louis l'Innocent*. Expédié aussitôt à un éditeur parisien, Marie Le Franc se prend à douter de la valeur de ce texte si peu conforme à l'esprit romanesque de l'époque.

En effet, ce livre est l'histoire d'Ève, la femme éternelle, qui, dans un tragique face à face avec la lande bretonne, la mer, le vent et ses souvenirs, trouve un refuge dans l'amour qu'elle voue à une « ombre » d'homme. Cette femme qui vit à l'écart de tous depuis son retour du Canada reçoit, un soir la visite d'un « innocent » qui est en réalité un blessé de la Grande Guerre devenu amnésique. Patiemment, de plus en plus tendrement, elle entreprend de l'appivoiser, de le réhabiliter et de lui restituer partiellement sa personnalité. La gratitude de Grand-Louis va se transformer en amour, un amour peu ordinaire entre deux êtres qui ne le sont pas non plus.

Leur entente progressive s'établit par la qualité de leurs regards et par celle du silence qui les réunit.

« ...Chaque fois qu'elle allait au-devant de lui, il l'enveloppait du même regard ralenti, pesant et interrogateur. Il semblait l'attirer à lui, insensiblement... »

« Ils resteraient l'un pour l'autre deux étrangers. Ils se rencontreraient toujours avec ce regard neuf (...) chacun ressentait à se murer ainsi un sentiment de délivrance. On ne bâtit que dans la solitude... »

Rien de possessif chez ces deux « solitaires d'âmes » qui n'entendent pas se conquérir mutuellement ni mêler leurs existences. Pas de lien, ni d'engagement mais une rencontre, privilégiée, désintéressée.

Avec ce roman, Marie Le Franc devient un écrivain à part entière, elle s'est trouvé un langage dont l'exercice inaugure son œuvre future.

Toutefois, il lui faudra encore patienter quelques années avant de rencontrer la notoriété.

En effet, à la fin de 1924, l'éditeur parisien lui retourne son manuscrit avec la mention "ridicule". Encouragée par les ventes de ses deux premiers recueils ainsi que des poèmes et textes qu'elle continue de vendre régulièrement dans des journaux et revues, elle décide de publier son ouvrage à Montréal à compte d'auteur.

Entre-temps, elle obtient pour *Grand-Louis l'Innocent*, le premier prix de la Bourse Nationale de Voyage Littéraire décerné chaque année par le gouvernement français à un poète ou un romancier. Elle se rend donc en France pour toucher son prix et faire éditer son ouvrage. Comble de malchance, le jury apprend que le roman avait déjà été publié à Montréal peu avant l'attribution du prix. Malgré les preuves de bonne foi apportées par Marie Le Franc, la publication de son manuscrit par la Revue de Paris, s'avère dans ces conditions, impossible.

Lors de son séjour suivant, en hiver 1926, elle fait la rencontre de Jean Richard Bloch, directeur littéraire aux éditions Rieder. Ce dernier est enthousiasmé par *Grand Louis-l'Innocent*, il lui achète les droits et obtient par contrat l'exclusivité pour deux autres romans à venir.

Sans prévenir Marie Le Franc, qui avait regagné Montréal à l'automne 1927, Jean Richard Bloch présenta *Grand-Louis l'Innocent* au Jury du Prix Femina. Ce prix, d'un montant de cinq mille francs, était attribué annuellement par un jury de femmes de lettres. Depuis sa création en 1904, six femmes seulement se l'étaient vu décerner.

Fin décembre, Marie Le Franc en rentrant de ses cours, reçut le télégramme qui l'avisait de la bonne nouvelle. Cette récompense fut sans doute un immense encouragement. A quarante huit ans, elle pouvait maintenant envisager sans crainte de poursuivre son œuvre.

Les critiques tant françaises que canadiennes louèrent unanimement *Grand-Louis l'Innocent*.

« *Visionnaire celtique, à peu près égale à Yeats, Marie Le Franc a des Irlandais le sens du vent, des Nordiques le sens du froid, des Bretons le sens de l'espace, de la femme le sens de l'amour, d'elle-même le sens de l'aventure.*⁸ »

Marie Le Franc révélait avec ce premier roman des qualités indéniables de romancière mais aussi un anticonformisme étonnant chez cette femme qui n'avait pas l'habitude de se singulariser dans la vie courante.

⁸ Note de l'auteur : Cité par Victor Margueritte dans le feuilleton littéraire « Gagnantes et placées » la Rumeur, 18 décembre 1927.

LES ANNÉES FERTILES

En 1928, elle continue d'enseigner sans rien changer à son existence quotidienne. Elle publie plusieurs nouvelles dans des revues et journaux français, réussissant fort bien dans ce genre littéraire.

L'été arrivant, elle inaugure les randonnées en forêt qui vont lui fournir désormais matière à ses prochains livres.

Accompagnée le plus souvent par un guide professionnel, elle parcourt l'épaisseur des bois, bravant la chaleur, les maringouins et les mouches noires. Elle campe le plus souvent à la belle étoile. Elle apprend à pagayer pour traverser les lacs, descendre les rivières, à *portager* les bagages. Mais surtout, elle apprend peu à peu la forêt, avec ses arbres, sa flore, sa faune et comment s'en faire admettre. C'est le début d'une autre aventure extraordinaire, d'une autre histoire d'amour mais cette fois-ci avec la grande forêt canadienne.

À l'automne, ayant retrouvé Montréal et la Weston School, elle se nourrit encore des souvenirs de son été canadien. La sortie de son second roman, *Le Poste sur la dune* rencontre un succès certain et est salué par certains critiques comme supérieur au premier.

En 1930, année faste, paraissent *Hélior, fils des bois*, hymne à la forêt laurentienne, *Grand-Louis le Revenant*, étrange histoire de fantômes qui ne plaît guère à la critique et *Inventaire*. Sur cette œuvre, la plus personnelle de la romancière, les avis sont partagés. Certains sont déroutés par cet ouvrage qui explore les profondeurs de la conscience, où les métaphores et paradoxes fusent à chaque ligne. D'autres sont éblouis par les nuances infimes et riches de l'état d'âme quand la romancière passe de l'espoir au désespoir, de la stérilité à l'inspiration, de l'attente à l'action. En effet, dans cet essai assez inattendu, qui rompt avec la veine romanesque, Marie Le Franc nous livre un inventaire personnel à cœur ouvert.

Par des approches et sous des formes différentes, l'auteur entend faire le tour de sa propre aventure humaine, en saisir sa dimension, par la médiation du langage, de sa relation à autrui, de sa sensibilité, de l'exercice de ses sens et de sa confrontation au Canada, l'événement majeur de sa vie. La personnalité de l'auteur se dégage peu à peu, grâce à une réflexion sans déplaisance qui s'y déploie. Et l'on est touché par cette femme qui nous entraîne dans ce voyage essentiel de la découverte de soi.

Inventaire relança la notoriété de Marie Le Franc, elle est sollicitée pour des conférences, des articles. De grands auteurs lui écrivent, désireux de la connaître, notamment Colette qui, sur son célèbre papier bleu lui déclare :

« *Personne n'a fait comme vous le portrait du vent !* »

Face à ce succès grandissant, Marie Le Franc, reste toujours très discrète, fidèle à sa nature, elle n'apprécie guère de se mêler aux réunions et diverses manifestations littéraires. Pour elle, la littérature ne fut jamais un métier.

À Sarzeau, à la fin de l'été 1931, elle donne une dernière touche au recueil *Au Pays canadien-français* qui doit sortir à l'entrée de l'hiver. Dans ces pages vibrantes, l'auteur y célèbre la beauté de sa nouvelle patrie, à travers de nombreuses nouvelles.

Dans un ruissellement d'images, Marie Le Franc, révélait aux Canadiens eux-mêmes leur propre pays.

« *J'essaierai de chanter ta forêt. J'ai traversé son chemin d'or, j'ai clos à demi les yeux pour échapper à son éblouissement et mes pieds se sont enfoncés dans les feuilles comme s'ils remuaient une eau écumante et tiède.* »

« *Effarée devant sa solitude devant l'humanité,* » elle recherchait la présence des arbres qu'elle s'appliquait à comprendre.

« *On ne savait à quelles pensées, à quelles méditations ils étaient occupés. Ils étaient pleins de gravité et de secret.* » Elle était troublée de sentir sur elle « *le regard des feuilles portant une pesante interrogation.* »

L'automne venu, la forêt se faisait plus douce. « *Elle commençait à s'alléger de sa substance, à s'emplier de sérénité et de rêve. Le ciel tenait ouvert au-dessus d'elle un haut parasol de tendre lumière.* » L'hiver, « *la neige fraîchement tombée couvrait le sentier d'une traîne si pure qu'on eût*

dit que les étoiles allaient y descendre pour une promenade furtive et enivrée, une fois le monde endormi. »

La lecture de *Au Pays canadien-français* séduit les Français et lui vaut d'être couronnée par l'Académie Française⁹. Au Canada, ce sont des éloges reconnaissantes qu'elle reçoit pour cette œuvre qui vante la beauté de ce pays du Nord, à l'image rude longtemps véhiculée.

Au cours de l'année 1931, de retour en France, elle passe quelques jours à Ouessant, cette île granitique, à l'extrême pointe de la péninsule bretonne, battue par la mer et des vents impitoyables. De ce séjour naîtra *Dans l'île*, un nouveau roman qui rend compte du site, de l'atmosphère, de la nature et de la vie très spéciale de ses habitants. Ici, elle développe le thème romanesque de la jeunesse confiante en l'avenir et en l'amour, dont les forces neuves finissent par conjurer les donées et les traditions les plus défavorables.

Satisfaite de l'excellent accueil du public à son dernier livre, Marie Le Franc se consacre alors à ses préparatifs de départ pour le Canada.

Elle a accepté un cours d'été de français à l'université Mac-Gill, des collaborations à des journaux et revues, des conférences... Tout cela la mènera assez loin dans l'année 1933.

Tout à la joie de retrouver ce pays qu'elle aime tant, elle mûrit le projet de découvrir de plus près le Canada l'hiver. Plus particulièrement, elle souhaite observer la vie de ces nouveaux colons qui obligés de quitter les villes, faute de travail, vont tenter de se reconvertir à l'agriculture.

En janvier 1933, elle se joint à un groupe de femmes qui vont rejoindre leurs maris dans le Témiscamingue où ils les ont précédées pour défricher la forêt. Elle passe un mois à la Rivière Solitaire où elle partage la vie de ces défricheurs, qui alléchés par la prime de 600 dollars offerte par le gouvernement, arrivent difficilement à tirer une maigre pitance d'un sol aride sous un climat sans merci.

Marie Le Franc prend note de tout ce qu'elle voit, elle y inscrit force détails sur le parler pittoresque des colons, sur les conditions de vie, sur le prix exorbitant des denrées essentielles... En possession de tous ces éléments d'information et après un second séjour au début de l'été 1933, Marie Le Franc de retour en France à l'automne, s'attaque à l'écriture de son nouveau roman.

La Rivière solitaire est une œuvre réaliste qui vise à démentir le mythe de la terre développée à cette époque par le gouvernement et l'église catholique franco-canadienne.

Sans propagande aucune, Marie Le Franc nous conte donc l'histoire de cette petite communauté d'individus qui se déracinent volontairement pour entamer une nouvelle existence à laquelle rien ne les a préparés et qu'ils ont acceptée tant à la fois par nécessité, intérêt et goût du changement que par désespoir.

Sur un fond romanesque et avec beaucoup d'humanité, elle décrit le mirage du sol à coloniser et des nouvelles paroisses à fonder avec l'espoir d'une prospérité et d'un bonheur qui se sont avérés illusoires après coup pour nombre d'entre eux.

L'élaboration de ce manuscrit la maintient à Sarzeau où un froid très vif ne l'empêche pas de travailler ni de faire de fréquentes promenades en bord de mer. Elle ne voit pas grand monde, aussi sa pensée se dirige-t-elle souvent vers le Canada, dont les amitiés lui manquent. A la fin de décembre, elle accepte des conférences sur les « *défricheurs de la Rivière solitaire*, » à Angers, Blois et Nantes.

Renonçant la mort dans l'âme, à son projet de retour au Canada, faute de proposition de travail, elle occupe son été à un nouveau recueil de nouvelles qu'elle intitule *Visages de Montréal*. Il s'agit ici de visages humains marqués par le souvenir de personnages connus et de faits vécus.

La première de ses nouvelles *Randonnée* transpose une excursion à Blue Sea Lake dans les Laurentides, où elle avait été conviée par des amis.

La beauté de ce lac et du paysage l'éblouit.

« *Blue sea s'annonça comme une sorte de sanglot apaisé contre la cuirasse rocheuse des rives et nous comprîmes pourquoi ce lac au cœur des sombres Laurentides où dominant les eaux grises*

⁹ Note de l'Association Marie Le Franc : le prix Montyon de l'Académie française.

portait ce nom. *Le bleu de la nappe nous arracha un cri. Nous nous penchâmes dessus comme si venait de réapparaître à nos yeux une couleur oubliée du monde.* »

Un ami à elle, Louvigny de Montigny, touché par l'affection et le talent que Marie Le Franc a mis à célébrer la nature canadienne et tout particulièrement les Laurentides, contacte le ministre des Terres et Forêts du Québec et lui propose d'attribuer le nom de Marie Le Franc au lac de la Mer Bleue.

Le 14 décembre¹⁰ 1934, Marie Le Franc se voit donc officiellement gratifiée d'un lac des Laurentides. Récompense adéquate pour cette Bretonne, qui est devenue Canadienne jusqu'à la moelle et qui depuis 20 ans saisit toutes les occasions pour célébrer *le Pays de Québec*.

En attendant de retrouver ce pays qui lui manque de plus en plus, elle continue à écrire des nouvelles d'inspirations diverses qui sont publiées en France : *Un descendant de Jacques Cartier au Canada, Antagonistes, Crise de nerf, La Presqu'île de Rhuys, Le Manuscrit de l'île de Houat...*

Dès le printemps, elle se met aux préparations de son nouveau séjour au Canada, qu'elle souhaite aussi long que possible. C'est donc avec des plans précis qu'elle embarque le 8 juin 1935 pour Montréal.

Dans un premier temps, désireuse de découvrir cette presqu'île que l'on appelle la Bretagne du Québec, elle projette un voyage en Gaspésie. A son arrivée, elle est saisie, par le paysage qu'elle reçoit dans son intégralité et sa singulière beauté.

Paysage « *virgilien* » note-t-elle, en proie à la beauté du lieu; « *mélange étonnant de grâce et de force, de sauvagerie et de civilisation, une nature antédiluvienne qui vous regarde de haut, par-dessous des sourcils de pierre et, à vos pieds la terre qui rumine, enfouie jusqu'à la ceinture dans les herbes.* »

A la tombée de la nuit, elle s'arrête à Barachois, un petit port de pêche entre Percé et Gaspé où règne l'odeur de la morue. Elle y séjournera une semaine, visitant les pêcheurs, le curé, l'institutrice ainsi que les autres villages voisins.

Partout elle est frappée par la gravité du pêcheur Gaspésien, gravité qui contraste avec la jovialité du défricheur et du colon et la gaieté de l'homme des bois mais aussi par cette soif d'amitié que manifestent les habitants à l'égard de l'étranger. Ensuite, elle se rend à Percé et passe quelques jours dans l'île Bonaventure, logée par une des sept familles qui y demeurent encore.

Puis après avoir gagné Gaspé, elle remontera toute la côte nord de la Gaspésie en autobus, émerveillée par le nom des villages « *nichés comme des mouettes dans les baies* » et qui s'appellent Pointe-à-la-Frégate, L'Anse-Pleureuse, Manche-d'Épée, Pointe-à-la-Faim...

Avant de regagner Montréal, elle fait une dernière halte pour mettre de l'ordre dans ses notes. Consciente de la spécificité alarmante de son sujet, elle se demande pourquoi l'opinion publique n'est pas informée du sort lamentable des Gaspésiens, alors que la prospérité se rétablit dans le reste de la province après les dures années de la crise économique.

N'étant pas Canadienne, elle envisage donc de traiter le sujet librement et le plus objectivement possible dans des causeries et des articles de journaux. Sa conférence à l'Alliance Française du 28 octobre 1935, provoqua un certain choc dans les milieux gouvernementaux.

Ils éprouvèrent le besoin de se justifier et la presse publia la mise au point officielle mais en soulignant que Marie Le Franc avait obtenu qu'on parla enfin publiquement de la détresse d'une population sous-développée et de faire en sorte que les pouvoirs publics mettent fin à cette scandaleuse situation.

Un livre sur le sujet s'imposait donc mais vue la polémique, Marie Le Franc préfère le laisser mûrir.

C'est pourquoi, elle va consacrer la seconde partie de son été, à un autre projet d'où naîtra d'ailleurs un livre qui précédera celui de la Gaspésie.

Ce projet qui lui tient à cœur, c'est une expédition en Mauricie avec quelques amis. Ce voyage vécu passionnément par Marie Le Franc est une réussite en tous points.

¹⁰ Note de l'Association Marie Le Franc : C'est en novembre que le lac est rebaptisé. Le 14 décembre est la date de la lettre qui l'en informe.

Après la Gaspésie, elle renoue de façon intime avec la forêt canadienne. Silencieuse et réceptive, elle parcourt dans le respect de ce qu'elle est et la gratitude de ce qu'elle dispense, avec une attentive sympathie pour sa vie cachée et ses sourdes pulsions.

« *Les solitudes de la Haute Mauricie sont peuplées de vies insoupçonnées, de frémissements secrets et recèlent des spectacles qui, lavant l'âme de ses inquiétudes, la détachent de la vie ordinaire parmi les hommes.* »

Tout cela sera retransmis dans *La Randonnée passionnée* que Marie Le Franc entreprend dès son retour en France à l'automne 1935. Le thème romanesque de ce livre est aussi mince que celui d'*Hélios Fils des bois* car les personnages humains s'effacent devant le vrai protagoniste du roman, la forêt. Marie Le Franc développe ici, l'idée que la forêt conditionne les mentalités et le comportement des humains, ceux-ci n'existant qu'en fonction d'elle, même s'ils lui prêtent ou lui transfèrent une part de leurs aspirations et de leur vie intérieure. De cette confrontation, de cet appel ancestral de la forêt naîtra alors un homme libre, de nouveau disponible à lui-même et à l'environnement. C'est ainsi que Marie Le Franc se trouvait également au cœur de la forêt Laurentienne, loin du regard de la société. Sa présence et sa personnalité vraie se dévoilaient alors dans toute sa transparence.

L'année 1937 est une année de travail soutenu pour Marie Le Franc. Fatiguée, elle n'envisage pas son retour au Canada et il lui faut tenir les engagements pris dans diverses revues françaises.

D'autre part, le manuscrit de *Pêcheurs de Gaspésie* est en chantier. Elle, qui a l'habitude d'écrire ses livres très vite, ici pèse ses mots, ses arguments pour ne pas déclencher une nouvelle polémique. Elle souhaite dans ce roman témoignage, privilégier l'observation sociale sur l'affabulation romanesque. En ce sens, les personnages du récit sont exactement ceux qu'elle a rencontrés. Elle change simplement leur état civil.

Pêcheurs de Gaspésie rassemble plusieurs personnages typiques qui à travers leur vie nous montre le climat social de la Gaspésie côtière, comme à travers les paroles du curé de Saint-Pierre :

« *Ils sont dans la misère, certain. Le poisson est rare, les bateaux ne sont pas grésés. On ne peut pas les laisser mourir de faim. Quand un homme est au fond d'un puits, on ne peut pas lui dire de sortir de là tout seul. C'est au gouvernement de chercher un remède. Et ce n'est pas la charité qu'il faut, c'est du travail !* »

Pour alléger un peu ce tragique tableau de la Gaspésie des années 30, Marie Le Franc introduit quelques notes romanesques avec les amourettes de Florence et de Tessa mais surtout grâce à l'amour secret de Mary Lauzon pour John Bradley qui n'en soupçonne rien.

À travers cette histoire on découvre à l'arrière plan, une Marie Le Franc aux prises avec la remontée irrépressible du souvenir de moments analogues où elle a pu laisser échapper un aveu qui l'étouffait à force d'être retenu.

Une Marie Le Franc, fière, digne et pudique comme veut l'être Mary Lauzon mais qui se trahit lorsque la tendresse n'en peut plus d'être refoulée. Une Marie Le Franc qui avait soif d'être aimée.

Si cette soif n'a pas été assouvie, n'est-ce pas parce que Marie Le Franc, généreuse et prodigue a toujours donné sans rien solliciter ? Parce qu'elle croyait l'autre aussi généreux et que ce ne fut pas le cas ?

En tout cas, l'amour de Mary Lauzon pour John Bradley est un joyau enchâssé dans l'âpre contexte de ce roman. Il est là pour interdire la désespérance.

Il faut noter aussi l'exploitation que Marie Le Franc fait du langage patoisant des Gaspésiens qui apporte un style enlevé et coloré du type :

« *J'cré ben que j'ai pogné l'rhume !*

Le vent soufflait sans bon sens, dret sur nous, là-haut.

Avec la nuitée qu'on a eue ! »

Marie Le Franc n'a pas sacrifié en vain son été 1937 et la fin de cette année-là puisque *Pêcheurs de Gaspésie* a beaucoup plu au public, tant Français que Canadien.

Au printemps 1938, l'état de sa mère étant redevenu meilleur, elle envisage de repartir au Québec. Elle est alors âgée de cinquante huit ans, de petites alertes circulatoires et arthritiques lui font craindre de ne plus pouvoir faire le voyage aussi aisément les années suivantes. D'autre part les

prémices de la deuxième Guerre Mondiale se font ressentir, elle se hâte alors de préparer sa traversée. Un nouveau projet de randonnée forestière l'habite, elle souhaite aller découvrir le lac qui porte son nom.

À Montréal, ses amis venus l'attendre sur le quai, la retrouvent inchangée, frêle et fragile d'apparence, mais toujours aussi gaiement décidée. Le 30 juillet, elle boucle fébrilement ses bagages pour s'aventurer une nouvelle fois au pays des lacs et de la forêt.

De retour de cette expédition, comblée de bonheur, les nouvelles alarmantes liées aux tensions internationales l'attendent. Tout l'été et l'automne 1938 seront rythmés par le bruit des bottes allemandes. Toutefois après les accords de Munich, Marie Le Franc décide de rester à Montréal car on lui a proposé des conférences, notamment à la radio.

Elle s'y consacre avec passion, parlant des Laurentides, de la colonisation... Les auditeurs lui adressent de nombreuses lettres enthousiastes. Ils apprécient la restitution qu'elle donne de la nature québécoise mais aussi la compréhension de la vie des hommes qu'elle fait percevoir aux autres...

Cependant, début janvier 1939, prévenue de l'état alarmant de sa mère, Marie Le Franc quitte précipitamment le Québec. Suit alors une course après la montre pour arriver le plus vite possible auprès de sa mère mourante. Le 24 janvier, Marie-Perrine Botuha décède. Pour l'écrivain, cette séparation est difficile à vivre. En effet, depuis dix ans, à chaque retour en France, elle retrouvait sa mère avec qui elle partageait une vie à deux rythmée par une familiarité sans gêne, un goût commun pour la simplicité et une certaine façon d'exister près de la nature.

Cette disparition lui fait prendre conscience d'une solitude encore plus grande désormais. Il lui faut maintenant réorganiser sa vie à Sarzeau pour un certain temps, car la seconde Guerre Mondiale éclate en septembre 1939. Plus question de repartir au Québec.

Les premiers mois de guerre sans restrictions matérielles importantes, elle peut encore se consacrer à l'écriture et compose plusieurs nouvelles qui seront publiées dans les mois suivants.

À côté de ces moments privilégiés consacrés à écrire, Marie Le Franc se dévoue beaucoup à aider les réfugiés qui arrivent en nombre en Bretagne, dès 1940. Elle héberge une famille chez elle et est nommée présidente du Comité d'Aide aux Réfugiés, elle stimule toutes les bonnes volontés pour la collecte de vêtements, organise le logement et le ravitaillement de ce surcroît de population.

Après l'invasion de la zone libre par les Allemands, les restrictions deviennent de plus en plus sévères. Marie Le Franc parcourt alors la campagne à pieds pour obtenir de la nourriture. L'argent aussi manque car les droits d'auteurs ne rapportent plus rien mais cela ne l'empêche pas de continuer à aider ceux qui l'entourent. Moins que jamais, elle n'avait vécu pour elle-même et elle trouvait cela normal. Toutefois la séparation d'avec le Canada lui pèse, elle ne reçoit plus de nouvelles de ses amis mais c'est grâce à tous ces souvenirs québécois qu'elle puise l'énergie de continuer.

En 1943, elle effectue dans des conditions difficiles le voyage jusqu'à Paris, pour faire accepter son dernier manuscrit *Dans la tourmente*. Publié six semaines après le débarquement, il n'eut pas le temps d'être accueilli par la critique littéraire, très clairsemée à l'époque.

Dès la fin des hostilités, le Québec vient aider Marie Le Franc dans sa tâche. Des colis qu'on lui envoie, elle distribue la meilleure part, gardant pour elle-même le strict minimum.

Sans doute se réjouit-elle à la pensée de la joie que les paquets expédiés de Montréal vont lui permettre de répandre autour d'elle. Mais ce n'est pas là ce qui l'émeut le plus.

« N'allez pas croire que mon émotion devant ces choses précieuses n'était que matérielle. Voyez-vous, en touchant chacune, je pensais à l'amitié qui avait inspiré leur choix.

Le Canada ne m'avait pas oubliée, ne m'oubliait pas. Il ne se doute pas du rôle qu'il a rempli pour moi, je devrais dire la mission qu'il a remplie pour moi toutes ces sombres années : celle de me rattacher à quelque chose, de recréer chaque jour le courage nécessaire.¹¹»

Malgré un désir ardent de retrouver ce pays qui compte tant pour elle, Marie Le Franc ne peut pas envisager dans l'immédiat son retour. Le voyage n'est plus dans ses moyens et sa santé a été fragilisée par la malnutrition des années de guerre.

¹¹ Note de l'auteur : Lettre du 14 décembre 1945.

Retenue donc dans ce petit coin de Bretagne, elle y puise son inspiration pour écrire un nouveau roman.

Pêcheurs du Morbihan, publié en 1946, se situe dans le golfe du Morbihan avec ses îles : l'île aux Moines, Arz, Tascon, Ilue, Ismurie¹²...

Le centre d'intérêt du livre s'élabore entre deux familles : d'une part la famille Le Ludec dont Vincent le père règne sans abus sur sa femme bigoudène, ses filles jumelles et le cadet Jean-Marie sans oublier Louise sa sœur infirme qui ne quitte pas la maison ; d'autre part le couple Arnault dont seule la femme Andrée est mise en relief. Le trait d'union entre ces deux familles c'est Louise, qui a deviné la peine d'Andrée dont le mari ne répond pas à son amour. Elle lui apprendra, au sein de la rude mais chaleureuse famille Le Ludec à s'élever vers plus de compréhension et de sérénité en se laissant pénétrer par le charme grandiose et apaisant de la lande au bord de mer. Elle l'initiera, ce faisant, à la poésie de la terre bretonne sourde, secrète et intérieure de ce pays au chemin creux qui cache dans l'ombre ses racines. La mer communiquera peu à peu à Andrée « *une stabilité d'esprit, un bercement, une sorte d'engourdissement en profondeur.* » Marie Le Franc reprend ici ce thème qui lui est cher, à savoir celui de la régénération morale et sentimentale que la mer, le vent, le pays breton vont entreprendre sur la personnalité d'Andrée.

Dans *Ô Canada ! Terre de nos Aïeux !* publié peu après, à nouveau se révèle chez Marie Le Franc l'art de faire découvrir progressivement une personnalité au contact de la nature, mais cette fois-ci avec la forêt canadienne.

C'est en août 1947, qu'elle foule à nouveau la terre québécoise. Le temps de trouver un appartement à Montréal, et la voilà partie pour les Laurentides. Quelle joie merveilleuse, après huit ans d'absence de réapprendre la forêt.

Ce premier contact rétabli, elle regagne la métropole pour obtenir des conférences et des causeries à la radio qui lui permettront de vivre tranquillement pendant quelque temps. Elle écrit aussi plusieurs nouvelles.

Pendant plus de deux ans, ses séjours campagnards et ses escapades en forêt alimentent les émissions de radio. A soixante-dix ans, Marie Le Franc conserve encore bon pied, bon œil malgré quelques problèmes de santé.

Pendant l'hiver 1949, elle entreprend un nouveau roman nourri de la sève forestière qui lui a fait tant de bien depuis son retour. A cette époque où le roman rustique est passé de mode, Marie Le Franc continue de parler malgré tout de la nature sauvage, pour elle cela fait partie intégrante de l'âme québécoise.

Devant le refus de publication par le Cercle du Livre de France, Marie Le Franc n'insiste pas pour le faire éditer au Québec. Son départ approche et la pensée d'avoir à se détacher une fois encore du Canada l'abat littéralement. Avant son départ le 29 août 1950, elle emploie son été à d'ultimes séjours dans le Nord.

Rassurée par l'attribution d'une pension mensuelle que lui a octroyée la Fondation des Écrivains Canadiens, elle revient malgré tout en France dans un état de lassitude physique et morale, retrouvant une maison abandonnée depuis 3 ans. La réadaptation lui est difficile, l'hiver 1950-51 est très froid et la maison de Sarzeau reste glaciale malgré le poêle à feu continu. Sa santé n'est pas très bonne mais ce qui l'inquiète le plus comme elle le confie à une amie c'est « *l'absence de projets, l'incuriosité de demain.* »

A la mi-décembre 1951, elle obtient comme membre de la société d'Entraide de la Légion d'Honneur, de passer un mois pour se reposer dans la pension du château du Val à Saint-Germain. A bout de forces, elle tombe malade dès son arrivée. Pendant sa convalescence, elle donne quelques causeries sur le Canada aux pensionnaires de la maison et écrit des textes pour des émissions radiophoniques.

En 1952, deux bonnes nouvelles, viennent éclaircir cette période difficile : les Éditions Grasset acceptent de publier *Le fils de la forêt*, son dernier roman qu'elle n'avait pu éditer au Québec, et elle se voit admise à la Société des Gens de Lettres.

¹² Note de l'Association Marie Le Franc : Dans ce roman, les noms réels des îles côtoient des noms transformés.

Revenue à Sarzeau en mars, elle retrouve sa plume pour écrire plusieurs nouvelles et surtout reprendre des souvenirs d'enfance rédigés au fil des années. Malheureusement, un zona l'empêche pratiquement de dormir et de travailler pendant les mois d'été et exige un traitement aux rayons X. Les critiques satisfaisantes que son dernier livre soulève l'aide à traverser cette nouvelle épreuve.

Retournée à l'automne 1952 au château du Val, elle se rétablit et dès les beaux jours envisage de repartir au Québec.

Le projet à peine ébauché, elle se sent revivre, littéralement rajeunir et règle en quelques jours les dispositions nécessaires pour ce voyage. On retrouve ce sentiment d'allégresse dans une lettre qu'elle écrit peu de temps avant de s'embarquer.

« Je pars avec la satisfaction de céder encore une fois à un appel, à un besoin irrésistibles devant lesquels certaines appréhensions normales, je suppose, à mon âge, ne comptent pas. »

En ce début d'année faste, sa promotion au grade d'officier à la Légion d'Honneur le 18 avril 1953 vient s'ajouter encore à la joie d'un printemps merveilleux.

Une fois arrivée, elle passe tout son été au bord des lacs de la forêt laurentienne, dans une pension et chez des amis. À l'automne, elle regagne Montréal et installe ses quartiers d'hiver. C'est alors le temps et la fête des amitiés retrouvées.

Elle participe à différentes manifestations littéraires, enregistre des textes pour Radio-Canada et travaille à quelques articles de revue. Au cours de l'été 1954, elle accomplit à nouveau de longs séjours dans les Laurentides. Malheureusement, submergée par la fatigue, elle décide de repartir en France pour ne pas mettre à contribution ses amis québécois.

Elle atteint Sarzeau le 13 août à bout de forces. Durant des semaines, elle demeure anéantie, souffre de ne plus pouvoir compter sur elle-même, sur ses forces physiques pour remettre en état sa vieille maison. Pourtant dans sa solitude automnale, elle n'hésite pas à parcourir à pied les quatre kilomètres qui la séparent du Roaliguen et de sa cabine haut perchée au-dessus du sable pour jouir une fois encore de la mer, de cette atmosphère d'embruns vivifiants et de plainte monotone qui la tonifie et la fait rêver.

Elle sait que de retour chez elle, ces soirs-là, elle pourra de nouveau travailler dans le silence de Sarzeau, même tard dans la nuit au cas où le sommeil la fuirait encore. *L'Homme aux tempes grises* prendra forme un de ces soirs-là.

Dans ce livre¹³, Marie Le Franc nous livre une expérience inédite de la nature nocturne ; au contact de celle-ci, elle éprouve un véritable déplacement et dépassement de son moi, sans qu'elle l'eût cherché ni souhaité.

« L'angoisse qui avait déferlé en moi (...) faisait place à un élargissement, à une confiance, à un détachement absolu de ce qui était préoccupation personnelle (...). La passagère s'identifiant jusqu'aux étoiles à la nature qu'elle contemple reçut alors confirmation de l'appel silencieux d'une âme. »

Avec cette impression d'éternité, fugace, on touche là à la part secrète que Marie Le Franc laisse rarement affleurer à la surface de son œuvre. Agnostique par choix, on voit là toutefois, qu'elle n'écarte pas toute préoccupation ou toute interrogation métaphysique.

La prescience que la maladie ne lui accorderait plus que des répit de plus en plus rares et courts l'a peut-être incitée à révéler une partie de sa vie spirituelle, scellée à tous jusqu'à ce jour.

Pour les mêmes raisons, elle se remet à la rédaction de ses souvenirs d'enfance et envisage un voyage en 1956 ou 57 au Québec. Il lui faut maintenant vivre plus vite et plus intensément. Et pour cela, elle doit faire violence à son corps perclus d'arthrite qui ne lui laisse plus une minute de répit mais aussi réagir à la peine immense que lui procurent coup sur coup les décès successifs d'amis canadiens très proches.

C'est au Val qu'elle passera l'hiver, soignant ses blessures physiques et morales. Elle travaille sur un recueil de nouvelles inédites, qu'elle poursuit durant l'été, dans sa maison de Sarzeau.

¹³ Note de l'Association Marie Le Franc : c'est une nouvelle parue en 1955 dans « Mercure de France »

Le 20 décembre 1956, elle réintègre Saint-Germain, sa santé n'est toujours pas très bonne mais malgré tout elle annonce à ses amis québécois son arrivée pour le 10 mai 1957.

La réadaptation au sol canadien, pour la première fois s'annonce difficile, du fait de sa condition physique et de certains aspects du nouveau Montréal qui l'écrasent littéralement. Et pourtant rien ne peut, semble-t-il, entamer la jubilation qu'elle ressent.

« *Je n'oublie pas que j'y suis enfin, que j'ai atteint mon but et qu'il n'y a plus qu'à se laisser couler dans cette satisfaction.* »

Après quelques échappées en voiture dans les Laurentides, elle s'offre le 4 octobre une longue promenade solitaire au Lac Tremblant, pour son anniversaire. Son bonheur est profond :

« *J'étais heureuse, tout simplement de me retrouver en tête à tête et en parfaite compréhension et harmonie avec un paysage avec lequel j'avais des liens vraiment indissolubles.* »

Pendant six heures, elle marche sur ce chemin désert, dans un dialogue continu avec la nature environnante. Cette ultime confrontation à l'occasion de ses soixante-dix ans est touchante. On sent au fond d'elle-même cette intuition infaillible qu'il s'agit d'une dernière fois, d'un tête à tête qui s'achève par un adieu définitif, un arrachement atroce.

Elle décide d'ailleurs d'abrèger son séjour qu'elle souhaitait pourtant prolonger jusqu'au printemps 1958. Elle annonce donc son départ pour le 1^{er} novembre à ses amis, leur avouant « *J'ai le sentiment d'une défection, celui de prendre la fuite* » et son chagrin est immense. Elle quitte donc son *cher Canada* une nouvelle et dernière fois.

À son retour en France, elle retrouve le château du Val où elle est obligée de rester alitée plusieurs semaines à la suite d'un coup de froid attrapé en forêt, au moment des premières neiges. Là-dessus, alors qu'elle entamait sa convalescence, une nouvelle crise d'arthrite la contraint à retarder sa venue à Sarzeau.

À la mi-avril, ayant retrouvé sa maison, elle se remet au travail car comme elle le dit « *jamais elle ne renoncera à l'écriture.* » Le point final apposé à *Enfance marine*, Marie Le Franc guide un vieil ami à travers le pays breton. En 2 CV, trois semaines durant elle sillonnera du nord au sud cette Bretagne bien-aimée.

Au printemps 1959, les Éditions Fides publiaient simultanément à Paris et à Montréal son dernier livre *Enfance Marine*.

Cet ouvrage nous ramène au rôle primordial que la mer a joué dans la vie de Marie Le Franc. Elle le déclare sans ambages avec l'expérience des fidèles retours à celle-ci quand elle s'éloignait de la forêt canadienne :

« *La mer écrit, dès leur naissance, l'histoire future des êtres qu'elle a portés dans son sein, verse en eux son tourment, son frisson, sa fièvre, ses contradictions, sa plaie d'en dessous, ce besoin de revoir les lieux où elle se brisa, cette obstination égale à s'en aller et à revenir, ce désir et cette impossibilité de se dépasser, qui sont humains(...). Ceux qui sont nés de la mer demeurent absents d'eux-mêmes la moitié du temps.* »

Marie Le Franc n'a-t-elle pas durant plus de trente années de sa vie, passé son temps « *à s'en aller et à revenir* », à vivre sur l'un ou sur l'autre versant d'une existence bien à elle pourtant et qui, de ce fait l'a préservée d'une vie déchirée entre deux exils. N'a-t-elle pas réussi une jonction harmonieuse et simultanée entre sa Bretagne natale et la terre canadienne chère à son cœur ?

Dans *Enfance Marine*, Marie Le Franc nous révèle un style qui tient l'imagination en laisse pour ne laisser parler que la mémoire du cœur.

Cette mémoire nous emmène ici à la source de toute existence, l'enfance, la sienne mais aussi la nôtre avec ces odeurs, ces bruits familiers, ces goûts et ces gestes que l'on croyait enfouis au plus profond de nous-mêmes et qui ressurgissent comme une lame de fond nous entraînant alors vers nos émotions, nos perceptions, nos sensations premières. Véritable symphonie des sens, cette œuvre est l'une des plus belles de l'auteur.

À revenir sur cette enfance qui a subi une telle empreinte de la mer, alors qu'elle est à l'heure des bilans sur sa vie et au-dedans d'elle-même, Marie Le Franc parvient à cette conclusion qui nous éclaire un peu plus sur sa personnalité profonde.

« Lorsque les premiers pas libres doivent s'arrêter à la barrière de la mer, on est préparés à comprendre plutôt qu'à être comprise, abandonnée à son énigme par ceux qui font trois petits tours et puis s'en vont, destinée aux excursions obscures et aux incursions lumineuses, résistant au dernier moment à la confiance totale, scellant par l'orgueil toutes ces blessures. »

Sans l'avoir cherché, ce livre constitue une émouvante conclusion à l'ensemble de son œuvre et suffit à lui seul à démentir l'oubli littéraire où elle croyait voué son nom, « *ce nom qui se fatigue de plus en plus, qui s'efface de plus en plus.* »

Le 4 octobre 1959, Marie Le Franc atteint ses quatre-vingts ans. Dans la solitude d'automne, elle entreprend d'écrire une dernière nouvelle *Anniversaire d'octobre* qui sera publiée en 1963. L'essentiel en ce jour où elle devient octogénaire, c'est de vivre, ou plus exactement de revivre grâce à l'écriture des moments où elle vécut intensément. Tout naturellement elle se tourne vers le Canada et s'offre la fête au cœur en se remémorant le jour de son anniversaire de 1957 où elle accomplit une longue marche dans les Laurentides. Comme la devise de ce pays immense, "*je me souviens*", Marie Le Franc se prend à revivre tout à la fois. C'est le cadeau d'anniversaire de la Québécoise d'adoption et de la romancière à la femme solitaire qui vient d'avoir quatre-vingts ans.

Une joie intense habite le récit, Marie Le Franc ignorait l'amertume et l'aigreur de vieillir ; elle déplorait seulement la maladie qui l'a trop souvent frappée et la stoppait dans ses entreprises, mais elle n'a jamais renoncé ni baissé les bras pour autant.

Pour illustrer cette ténacité morale et cette persévérance, elle envisage sérieusement de « *succomber à l'envie irrésistible de revoir encore une fois Montréal et ses amis.* »

« *L'année 1960 sera pour moi celle du Canada. Dans ma longue carrière là-bas, je n'ai jamais failli à cette règle : y retourner avant que deux années de séparation ne soient écoulées. Donc, il est grand temps de me prouver à moi-même que cette sorte de serment personnel et non exprimé tout haut, tient toujours.* »

Le jour même elle retient une place pour la traversée du 21 juin.

Peu de temps après sa réinstallation à Sarzeau, en avril, l'état de son pied malade l'oblige à se faire opérer. Malheureusement les résultats escomptés ne se concrétisent pas. Elle peut à peine se déplacer à l'aide d'une canne, et le 2 mai, la mort dans l'âme, elle annule son passage sur l'I-vernica, espérant que l'année suivante lui sera plus favorable. L'été ne lui apporte aucun répit, elle met alors ses derniers espoirs de pouvoir marcher correctement dans les mains d'un spécialiste en chirurgie osseuse. Un rendez-vous est pris mais pas avant le 27 mars 1961. Avant tout, elle a besoin de repos, d'améliorer son état général pour affronter au mieux cette perspective.

En septembre 1960, elle demande le statut d'hôte permanent au château du Val. Cela implique qu'elle ne reviendra plus que très brièvement à Sarzeau. Plus question non plus de ces tête à tête avec la mer, de retraites solitaires face à l'Atlantique.

L'âme étreinte par tant d'abandons qui sont des renoncements définitifs, des ruptures avec le passé et avec elle-même, elle arrive au Val le 15 novembre. Sa vue déjà basse accuse particulièrement le coup, ne pouvant pratiquement plus lire, ni écrire, la voilà privée de ce qui l'avait toujours arrachée à sa peine dans les pires moments.

Au début du printemps, elle subit l'opération prévue l'an passé. Une longue convalescence s'impose mais les résultats sont satisfaisants.

Revenue à Sarzeau pour l'été, elle se remet peu à peu sur pied. Elle réussit même à faire les corrections des épreuves de *La Randonnée passionnée* et de *Pêcheurs de Gaspésie* qui doivent être réédités. Elle effectue également un petit voyage en auto, avec des amis à travers la Bretagne intérieure.

De retour au Val, il lui faut soigner sa vue qui lâche de plus en plus souvent. Pourtant elle continue toujours de faire face : « *Les petites démolitions continuent. Je les accepte et en même temps je résiste. C'est une attitude nouvelle qui est une force.* »

Pourtant, son état de santé se dégrade de plus en plus, et ses derniers mois sont ceux d'un enfermement sur elle-même, retranchée du monde qu'elle ne voit plus. Plus de lectures ni de correspondances possibles. Et pourtant dans ces ultimes lignes griffonnées à l'intention d'une amie, elle

affirme encore : « *J'ai bien combattu, je combats encore puisque la lutte est inscrite dans mon caractère !* »

Quelques jours avant Noël 1964, elle se brise le col du fémur en tombant. Transportée à l'hôpital de Saint-Germain, elle meurt le 29 décembre 1964.

Marie Le Franc, repose aujourd'hui, conformément à sa volonté, dans le cimetière de Sarzeau. Mais son pays d'adoption n'a pas abandonné la romancière, même dans la mort. Sur son tombeau, voisin de deux aviateurs canadiens abattus lors de la dernière guerre mondiale, est posée une couronne portant ces mots : *A son amie, le Canada.*

Cette femme solitaire, toujours discrète mais portée par une énergie, une force d'âme peu commune nous a quitté sans épuiser ce questionnement perpétuel d'elle-même qui l'aura guidé toute sa vie durant.

« *Je crois que je suis atteinte du mal d'écrire comme autrefois, je le fus de celui d'amour, c'est-à-dire comme un tempérament extrême et sans qu'aucune loi d'équilibre puisse être atteinte. Travailler, créer sous la forme la plus harmonieuse avec nous-même, tout est là.* » Engagée dans la poursuite de cette vérité qui fuyait en avant, elle s'était prise à rêver « *d'un monde fait d'une route qui n'en finit plus et sur laquelle elle aurait été l'éternel voyageur.* »

Voyageuse, Marie Le Franc l'aura été, entre deux continents comme en elle-même. Toujours solitaire mais avec un regard terriblement scrutateur auquel n'échappait pas grand-chose du monde extérieur et de sa vie intérieure.

La sympathie qu'elle éprouvait pour les êtres et les choses lui a permis de faire entrer dans la littérature, avec le pays morbihannais et la forêt canadienne, tout ce qui y vivait. Mais elle n'a jamais cédé à la facilité. Son style sombre dépouillé, d'une exacte propriété, et par là même singulièrement évocateur est d'une perfection classique. Nul doute que son œuvre mérite une audience plus étendue. Car à qui découvrira cette œuvre, sera révélée cette dimension poétique, nécessaire à l'homme pour donner à la vie un sens et découvrir par là même la véritable réalité des choses...

Extrait de *Enfance Marine* de Marie le Franc, LIV'éditions 1996, « Marie Le Franc, sa vie, son oeuvre » par **Sylvie Rosée**